



Albert Ayer, Chords de Sirenes - 1990 - Photo © Martine Sallard

COMMENT S'ORIENTER DANS LA CLINIQUE ?

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES



SESSION 2018-2019 :

*INCONSCIENT,
TRANSFERT, RÉPÉTITION,
PULSION*

www.sectioncliniquenantes.fr - bporcheret@wanadoo.fr - 06 61 34 83 09
1 square Jean-Henri 44000 Nantes

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII

Séminaire théorique :
Lecture du *Séminaire*,
*livre XI, les quatre
concepts fondamentaux
de la psychanalyse*, de
Jacques Lacan¹

Mars 2019 : Chapitres VIII,
« La ligne et la lumière » et
IX, « Qu'est-ce qu'un
tableau ? »

Faire tache

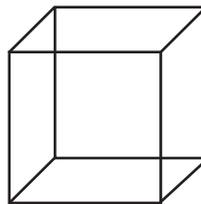
Gilles Chatenay

I - La dimension géométrale

Je commence par une citation :

Page 86 : « la dimension géométrale nous permet d'entrevoir comment le sujet qui nous intéresse est pris, manœuvré, capté dans le champ de la vision. »

Et vous propose une petite expérience amusante (qui ne figure pas dans ce séminaire). Pierre Skriabine, dans une conférence à Nantes, il y a longtemps, avait dessiné un cube de Necker – Lacan parle d'un cube page 87 : « l'apparence du cube faite en parallélogramme (...) ».



Le voyez-vous du dessus, ou le voyez-vous du dessous ?

Et il y a plus simple. Voici une feuille de papier :



Est-elle posée sur le sol, ou collée au plafond ? Suivant que vous adoptez l'un ou l'autre de ces points de vue et que vous passez de l'un à l'autre, c'est vous, comme sujet, qui changez de place dans l'espace, qui vous retrouvez au-dessus ou en-dessous de la feuille de papier.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964,) Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Vous êtes « pris, manœuvrés, captés dans le champ de la vision ». Et comme les places où vous êtes assigné par la représentation du cube ou de la feuille sont indécidables, comme sujet de la représentation, vous êtes divisé. Écrivons-le \mathcal{S} .

Évidemment, cette petite expérience fait appel à la dimension géométrale. En disant « ceci est un cube », ou « ceci est une feuille de papier », je convoque la perspective, et vous plonge, si vous acceptez l'expérience, dans la dimension géométrale. Mais mes dessins trichent avec la perspective géométrale, ou plutôt, ce sont des représentations ambiguës. Des peintres ont joué comme moi avec les lois de la perspective, on en a des exemples avec les anamorphoses dans les chapitres que je lis aujourd'hui. Lacan nous en a donné un autre exemple, les *Ménines* de Velasquez, qu'il a commenté dans son séminaire « L'objet de la psychanalyse ».²

Mais revenons sur la dimension géométrale. « Géométrale » fait référence à la construction géométrique de la perspective picturale, ce qui l'assigne au champ du symbolique, c'est-à-dire celui du signifiant qui par essence est ambigu, équivoque. Je vous propose que « Cube » et « feuille » pourraient s'écrire en tant que signifiants-maîtres S_1 , et d'écrire S_2 le savoir des lois de la perspective que vous mettez pré-consciemment ou inconsciemment en jeu. Le sujet de la représentation est effet de l'articulation signifiante.

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow S_2$$

Pourquoi avancer ce mathème, qui n'est pas dans les chapitres que je lis aujourd'hui ? D'abord pour marteler qu'avec la dimension géométrale, nous sommes dans le champ des représentations. Et deuxièmement que cette dimension, puisqu'elle peut s'écrire en ne mettant en jeu que des signifiants, n'appelle pas par elle-même la vision, comme le fait remarquer Lacan :

(Pages 86-87) : « l'aveugle pourra suivre toutes nos démonstrations ».

Ce qui l'amène à poser que la dimension géométrale n'est pas affaire de vision, mais structuration de l'espace.

Mais la capture du sujet dans le tableau n'est pas qu'assignation d'une place dans l'espace :

(Page 89) : « Je ne suis pas simplement cet être punctiforme qui se repère au point géométral d'où est saisie la perspective. »

II - Le champ scopique

Tout n'est pas affaire de représentations :

(Page 86) : « quel est-il, le désir qui se prend, qui se fixe dans le tableau ? »

(Pages 99-100) : « il y a quelque chose dont toujours, dans le tableau, on peut noter l'absence (...). C'est le champ central, où le pouvoir séparatif de l'œil s'exerce au

² J. Lacan, Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse », 1966, inédit

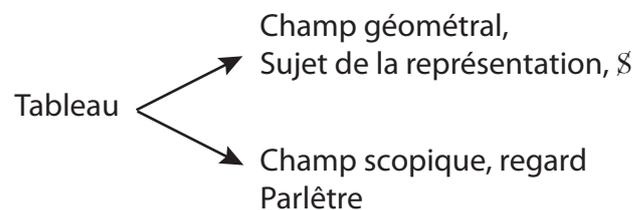
maximum dans la vision. Dans tout tableau, il ne peut qu'être absent, et remplacé par un trou (...). Par conséquent, et pour autant que le tableau entre dans un rapport au désir, la place d'un élément central est toujours marquée, qui est justement ce par quoi, devant le tableau, je suis éliidé comme sujet du plan géométral.

C'est par là que le tableau ne joue pas dans le champ de la représentation. Sa fin et son effet sont ailleurs. »

« *Je suis éliidé comme sujet du plan géométral* » : le sujet de la pure représentation est éliidé, et me semble-t-il se dessine en creux un autre sujet, un sujet qui a un corps – il est question de l'organe de la vision dans ces pages –, un sujet qui désire regarder le tableau, un sujet qui a affaire à une satisfaction pulsionnelle, à la pulsion scopique, au regard, à l'objet petit *a*. Et de cela il n'y a pas de représentation, tout au plus quelquefois (p. 101) un *Vorstellungrepräsentanz*, un tenant lieu de représentation – Jean-Louis Gault nous en a parlé lors de la dernière séance de notre séminaire.

Comment nommer ce sujet qui a un corps, qui a affaire à une satisfaction pulsionnelle, et dans ces pages à la pulsion scopique et au regard ? En 1975, Lacan avancera le terme de *parlêtre*.³ D'autre part, puisque « par là, le tableau ne joue pas dans le champ de la représentation », dans quel champ joue-t-il ?

(Page 100) : « Dans le champ scopique, tout s'articule entre deux termes qui jouent de façon antinomique – du côté des choses, il y a le regard, c'est-à-dire les choses me regardent, et cependant je les vois. »



III - Les choses me regardent, faire tache dans le tableau

« Dans le champ scopique (...) les choses me regardent », dit Lacan. Des *choses* qui regardent, c'est un peu surprenant. Que le regard se présentifie de l'extérieur, que je sois regardé soit ce par quoi le regard se présentifie à moi est d'expérience courante, il n'est même pas besoin d'être en analyse pour l'éprouver. Le voyeur sartrien de *L'être et le néant*⁴ dont nous avons parlé la dernière fois dans les séminaires de textes est regardé plus qu'il ne regarde. Et il n'est pas besoin non plus que *quelqu'un* me regarde : le voyeur ne fait qu'entendre des pas dans l'escalier, le regard est présent *avant* que le voyeur ne soit surpris. Et le regard est insituable, « insaisissable » dit Lacan page 79.

(Page 69) : « je suis regardé de partout. »

(Page 71) : « nous sommes des êtres regardés dans le spectacle du monde ».

³ J. Lacan, « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 565.

⁴ J.-P. Sartre, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, tel-Gallimard 1980, pp. 305-315.

Tout cela est d'expérience courante, par contre, comment Lacan peut-il dire que *les choses* me regardent – et que ce ne soit pas une métaphore ? :

(page 89) : « *Petit-Jean me dit – Tu vois, cette boîte ? Tu la vois ? Eh bien, elle, elle ne te voit pas ! (...)* si ça a un sens que Petit-Jean me dise que la boîte ne me voit pas, c'est parce que, en un certain sens, tout de même, elle me regarde. Elle me regarde au niveau du point lumineux, où est tout ce qui me regarde, et ce n'est point là métaphore. »

Ce n'est point une métaphore, car les métaphores appartiennent au champ de la représentation, or nous sommes maintenant dans le champ scopique, champ de l'insaisissable, de l'irreprésentable – sauf parfois par un tenant lieu de représentation.

Et qu'est-ce qu'une chose ? Qu'est-ce qu'une chose dans le champ de l'irreprésentable, qu'est-ce qu'une chose dénudée de toute représentation ? Hors symbolique et hors imaginaire, elle ne peut qu'être réelle, réelle au sens lacanien du terme. Et comment ce réel s'éprouve-t-il ?

(Page 89) : « Ce petit épisode, [Petit-Jean] trouvait ça très drôle, moi, moins. »

Lacan éprouve un certain malaise – causé par quoi ?

Page 89 : « (...) si ça a un sens que Petit-Jean me dise que la boîte ne me voit pas, c'est parce que, en un certain sens, tout de même, elle me regarde. »

Lacan éprouve qu'il est regardé, le regard est présentifié, le malaise de Lacan est la traduction subjective de l'épreuve d'une motion pulsionnelle, épreuve de la pulsion scopique.

Page 89 : « Pour tout dire, je faisais tant soit peu tache dans le tableau ».

En un premier sens, Lacan fait tache dans le tableau du lien social : (page 88) : « jeune intellectuel » parmi « ces types qui gagnaient péniblement leur existence, dans l'étroite avec ce qui était pour eux la rude nature ». Mais une tache dans un tableau, c'est aussi ce qui se manifeste comme radicalement hétérogène à toutes les représentations qui structurent le tableau. La tache ne représente rien, sinon une offense, voire une agression contre la structuration des représentations. La tache est réelle.

Lacan fait tache, « je suis dans le tableau » dit-il. Et le Lacan qui fait tache dans le tableau n'est plus le Lacan sujet du signifiant, de la représentation, il éprouve que dans le tableau il est sujet de la pulsion, sujet au sens d'assujetti. Causé par le regard.

IV - La satisfaction du regardeur, se séparer du regard

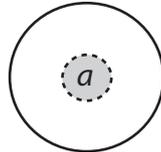
Reste que tous les tableaux ne nous causent pas un malaise, et que nous éprouvons en général une satisfaction à les regarder. Quelle est-elle, cette satisfaction ?

Page 93 : « Le peintre, à celui qui doit être devant son tableau, donne quelque chose qui, dans toute une partie au moins de la peinture, pourrait se résumer ainsi – *Tu veux regarder ? Eh bien, vois donc ça !* Il donne quelque chose en pâture à l'œil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes. C'est là l'effet pacifiant, apollinien, de la peinture. Quelque chose est donné non point tant au regard qu'à l'œil, quelque chose qui comporte abandon, dépôt du regard. »

En apparence, c'est tout à fait contradictoire avec le moment où Lacan *était regardé* par la boîte de sardines, où il était confronté au regard comme objet pulsionnel, comme objet petit *a* :

$a \longrightarrow$ Sujet

Mais Lacan faisait tache dans le tableau : il *était* dans le tableau. Le malaise intime était le sien, l'objet pulsionnel ne lui était pas « extérieur », mais intime, et pour mieux dire extime – quelque chose de radicalement étranger au sujet se manifestait au plus intime du sujet.



En somme, à ce moment, Lacan n'était pas séparé de l'objet regard.

En revanche, lorsque nous sommes invités par le peintre à *déposer* notre regard dans la toile comme on dépose les armes, nous est offert l'occasion de nous séparer de notre regard.

Page 95 : « L'objet *a* est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé comme organe. »

V - Petit *a* comme organe

Comment entendre ici « organe » ? L'organe, ici, ce n'est pas une partie du corps : il en est séparé, même s'il provoque émotion, motion pulsionnelle. L'organe, ici, c'est l'objet *a*. Lacan nous en donne diverses « substances épisodiques ».⁵

Pages 95-96 : « Il faut que ça soit un objet – premièrement, séparable – deuxièmement, ayant quelque rapport avec le manque.

Au niveau oral, c'est le rien (...). Le niveau anal est le lieu de la métaphore – un objet pour un autre. »

Objets oral et anal sont dans la dimension de la demande, demande faite à l'Autre pour l'objet oral, demande faite par l'Autre pour l'objet anal.

Par contre, l'objet scopique et l'objet voix ne sont pas objets de la demande, mais du désir :

⁵ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 309-310 : « J'articule maintenant les choses pour des gens qui m'entendent. Il y a l'objet (*a*). Il *ex-siste* maintenant, de ce que je l'aie construit. Je suppose qu'on en connaît les quatre substances épisodiques, qu'on sait à quoi il sert, de s'envelopper de la pulsion par quoi chacun se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate. »

Page 96 : « Au niveau scopique, nous ne sommes plus au niveau de la demande, mais du désir, du désir à l'Autre. Il en est de même au niveau de la pulsion invocante. »

Et aucun de ces objets, oral, anal, scopique et voix n'est sexué :

Page 94 : « Pour nous, dans notre référence à l'inconscient, c'est du rapport à l'organe qu'il s'agit. Il ne s'agit pas du rapport à la sexualité, ni même au sexe. »

Mais en apparence, à cette liste des quatre substances épisodiques de l'objet *a*, la fin de la phrase ajoute le phallus, que l'on pourrait croire, lui, sexué, si on en faisait, comme Freud, un organe du corps.

Page 94 : Il ne s'agit pas du rapport à la sexualité, ni même au sexe (...), mais du rapport au phallus, en tant qu'il fait défaut à ce qui pourrait être atteint de réel dans la visée du sexe.

C'est que le phallus, ici, n'est pas objet ni organe, mais, dirais-je, signifiant du manque :

Page 95 : « L'objet *a* est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé comme organe. Ça vaut comme symbole du manque, c'est-à-dire du phallus, non pas en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque. »

VI - Le leurre, le masque, l'écran, le voile, le trompe-l'œil

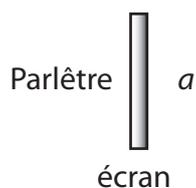
Lacan décline au niveau scopique ce *faire manque* avec la fonction du leurre, du masque, de l'écran, du voile, du trompe-l'œil.

Page 99, parlant du travesti, il dit ceci : « Sans aucun doute, c'est par l'intermédiaire des masques que le masculin, le féminin, se rencontrent de la façon la plus aiguë, la plus brûlante. »

Et il poursuit, toujours page 99 :

« [L'homme, au contraire de l'animal] isole, lui, la fonction de l'écran, et en joue. L'homme (...) sait jouer du masque comme étant ce au-delà de quoi il y a le regard. L'écran est ici le lieu de la médiation. »

Qu'est-ce que cette médiation ? Un médiateur, cela intervient en tiers dans une relation par trop duelle, et on en attend en général un apaisement. Lorsque Lacan était regardé par la boîte de sardines, il était confronté *directement* à l'objet regard. D'où son malaise, disons une légère angoisse. L'écran vient s'interposer entre le regard et le sujet, ou pour mieux dire, faire médiation.



Mais il y a plus : l'écran, disons le tableau, se donne comme tel :

Page 103 : « Le tableau est cette apparence qui dit qu'elle est ce qui donne apparence. »

Lacan donne avec le trompe-l'œil un exemple de ce moment où le tableau dit qu'il est ce qui donne apparence :

Page 103 : « Il apparaît comme autre chose que ce qu'il se donnait, ou plutôt se donne maintenant comme étant cet autre chose. » (...) « Cet autre chose, c'est le petit *a*. »

Le tableau ne fait pas que voiler, cacher, faire écran à l'objet petit *a*, il se présente comme *étant* l'objet *a*. C'est-à-dire qu'il accueille l'objet dans sa structure, et l'absorbe. Je dirais qu'il le civilise – Lacan dit du peintre de la « Société fermière », disons du peintre classique, qu'il réduit l'objet.

VII - De l'objet qui angoisse à l'objet qui apaise

Comment cette réduction opère-t-elle ? Comment passe-t-on de l'objet qui angoisse à l'objet qui apaise ? Lorsque Lacan était regardé par la boîte de sardines, il faisait tache dans le tableau.

Il nous parle page 101 de « *ces petits bleus, ces petits bruns, ces petits blancs* de Cézanne, ces touches qui pleuvent du pinceau du peintre. »

Ces petits bleus, petits bruns, petits blancs, qu'est-ce d'autre sinon des taches ? Ces taches, *en elles-mêmes*, ne représentent rien. En cela, elles sont hors symbolique et hors imaginaire : ce sont des objets réels au sens lacanien du terme. Et ce sont des objets qui nous émeuvent, ce sont des objets pulsionnels.

Mais le peintre les compose pour en faire un tableau, il les fait entrer dans une composition, dans une structure pour aboutir au tableau, c'est-à-dire à quelque chose qui appartient à l'ordre des représentations.⁶ Et par effet d'après-coup, les taches, les objets *a*, qui en eux-mêmes sont hors-sens, deviennent éléments d'un discours, le discours qu'est le tableau, le discours qu'est la peinture. C'est ainsi que je crois comprendre comment vient à Lacan le terme de « dialogue » à propos du geste du peintre :

Page 103 : « Il s'agit de réduire l'objet *a* à un petit *a* avec lequel c'est le peintre en tant que créateur qui dialogue. »

⁶ C'est, il me semble, évident avec Cézanne. Mais l'est-ce avec les *drippings* de Jackson Pollock ? Les *drippings* sont des tableaux. Je dirais que Pollock montre qu'à elle seule, l'insertion dans le discours de la peinture suffit.

Eh bien, j'y proposerais une homologie avec ce qui se passe dans une psychanalyse : une inclusion de l'objet a dans le discours, un dialogue de l'analysant avec ses objets a par la médiation de l'analyste.

Gilles Chatenay